

L'ANARCHIE POSITIVE DU BON USAGE DE PROUDHON

de MICHEL ONFRAY

Plon, janvier 2026

Voici un extrait qui montre d'emblée l'intérêt du livre de Michel Onfray et l'actualité de la pensée de Pierre-Joseph Proudhon : page 143 de son livre, Michel Onfray reprend quelques lignes de la correspondance de Proudhon :

« Il écrit à un ami “vous savez, mon cher Maurice, quel cas je fais de ces pauvretés politiques qu'on appelle pompeusement les droits imprescriptibles du peuple : le suffrage universel, le gouvernement des majorités, le régime parlementaire, etc. etc. Je cherche quelque chose de plus positif, et c'est pour cela que tout en estimant peu le système vaincu hier, je n'ai pas grande foi au système d'aujourd'hui”. (Correspondance, II.280). Ce *quelque chose de positif* qu'il cherche en dehors de la démocratie, la république ou la monarchie, constitutionnelle ou non, ce sera, bien sûr, son *anarchie positive* ».

Comme Proudhon est (trop) souvent présenté au travers seulement de la fameuse réponse « la propriété c'est le vol ! » qu'il donne à la question qui fait le titre de son ouvrage « Qu'est-ce que la propriété ? », paru pour la 1^{ère} fois en 1840 (deux autres versions seront éditées en 1841), nous nous limiterons à ce qu'écrit Michel Onfray sur ce texte, tant celui-ci a donné lieu à polémiques et contre-sens.

C'est pourquoi les extraits proposés ci-après sont essentiellement issus des chapitres 2 et 5 du livre d'Onfray. Dans le chapitre 5, l'opposition entre Proudhon et Marx éclate au grand jour - même si la théorie de l'aubaine du premier préfigure celle de la plus-value du second – et on n'est pas surpris de voir de quel côté se trouve la préférence d'Onfray. Pour finir, on reprendra les dernières pages de la conclusion de son livre.

À Besançon, sa ville natale, Proudhon passe son baccalauréat et en mai 1838 il rédige une lettre de candidature pour obtenir la bourse Suard (la veuve de l'académicien bisontin Suard dotait cette bourse annuelle d'une somme permettant à des élèves méritants, bacheliers, de payer leurs études supérieures) ; et il obtiendra cette bourse dont il avait tant besoin !

« Le 1er juillet 1840 paraît le premier mémoire de *Qu'est-ce que la propriété ?* Proudhon entre dans l'histoire des idées politiques et philosophiques par la grande porte. Cinq cents exemplaires sont tirés. C'est une bombe.

Qu'est-ce que le vol ?

Les brigadiers, l'obélisque et les cordes

Proudhon a donc publié son livre avec une dédicace à l'académie de Besançon. Elle prend la forme d'une lettre dans laquelle il prétend honorer son contrat : la bourse oblige son bénéficiaire à envoyer aux honorables membres de la généreuse société savante un compte rendu des travaux effectués chaque année – et ce pendant trois années. Ce premier mémoire est donc présenté comme l'apurement d'une dette morale.

Le philosophe s'était proposé de travailler à un projet clairement décrit : chercher « les moyens d'améliorer la condition physique, morale et intellectuelle de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre¹ ». Il rédige avec componction, de façon boursoufflée et ampoulée. Et il ne faut pas essayer de trouver dans sa prose compacte un trait d'humour ou d'ironie ! Ce n'est pas le genre de la maison. Il y a chez Proudhon une candeur en même temps qu'une raideur qui obligent à prendre au pied de la lettre ce qui est écrit. Il croit fermement que cette société de bourgeois de province souscrira à ses analyses qui assimilent la propriété au vol parce que lui travaille pour la justice et la vérité et qu'il estime que, une fois

des religieux de cette assemblée de bigots pour ne retenir que le fait que le jury a pointé la responsabilité de « l'ambition des richesses » comme cause des problèmes qui travaillaient la société. Il en conclut que le mot *richesse* était déjà une façon d'aborder la question de la propriété. Or, c'était l'ambition qui importait dans la formule *ambition des richesses*... Une faute morale pour un catholique, mais nullement politique.

Et puisqu'en 1840 le sujet est : *Des conséquences économiques et morales qu'a eues jusqu'à présent en France, et que semblait devoir y produire dans l'avenir, la loi sur le partage égal des biens entre les enfants*, Proudhon persiste et signe : les Bisontins appelaient ce texte qu'il leur rend en abordant la question de l'héritage *via* celle de la propriété ! Pas d'ironie dans cette dédicace, je le répète, pas de double entrée, pas de message codé, mais une réponse autobiographique et existentielle à la question de la pauvreté qu'il subit et vit comme une injustice. Submergé par cette souffrance, il ne voit qu'elle et ne traite qu'elle, devenue son seul sujet de préoccupation.

On lui parle causes du suicide ou conséquences de l'héritage, il pense propriété, propriété, propriété, c'est-à-dire pauvreté, à savoir : sa pauvreté.

Il se propose donc pour tâche, et l'annonce à la digne assemblée franc-comtoise, de concevoir un projet révolutionnaire :

Si j'ai bien saisi l'objet de votre pensée [*sic*], si je mets en lumière une vérité incontestable, mais, par des causes que j'ose dire avoir expliquées, longtemps méconnue ; si, par une méthode d'investigation infaillible, j'établis le dogme de l'égalité des conditions ; si je détermine le principe du droit civil, l'essence du juste et la forme de la société ; si j'anéantis pour jamais la propriété, c'est à vous, Messieurs, qu'en revient toute la gloire, c'est à votre secours et à vos inspirations que je le dois (122).

convertie par la justesse de ses analyses, la précision de ses démonstrations, l'efficacité de sa méthode, le caractère scientifique de sa réflexion, l'infailibilité de ses conclusions, l'assemblée des Bisontins de préfecture se ralliera à son drapeau noir ! Naïf, il imagine que des pharmaciens, des notaires, des avoués, des curés sortiront de la lecture de son texte convertis à l'anarchie.

Il se réclame de la grammaire comparée, des sciences naturelles, de la philosophie contemporaine, de la métaphysique écossaise et enchaîne en écrivant tout de go : « Mais, Messieurs, de tous les maîtres que j'ai suivis, c'est à vous que je dois le plus. Vos concours, vos programmes, vos indications, d'accord avec mes vœux secrets et mes espérances les plus chères, n'ont cessé de m'éclairer et de me montrer le chemin ; ce mémoire sur la propriété est l'enfant de vos pensées » (120). On imagine la réaction des membres du jury de la bourse à la lecture de cette mention !

Proudhon rappelle qu'en 1838 l'académie de Besançon avait soumis cette question aux impétrants : « À quelles causes faut-il attribuer le nombre toujours croissant des suicides, et quels sont les moyens propres à arrêter les effets de cette contagion morale ? » Il en conclut que c'était une autre façon de poser la question sociale et les manières de résoudre ce qu'il nomme ses antinomies. Ce faisant, il ignore, ou feint d'ignorer, que la question invite à isoler les causes de l'augmentation des suicides dans une configuration spécifiquement morale. Proudhon semble ne pas comprendre qu'un traitement exclusivement politique avec une réponse elle aussi politique désarmait l'intention des bourgeois de Besançon, probablement plus en attente d'une invitation à un réarmement spirituel *via* la religion catholique qu'à une condamnation de la propriété !

En 1839, la même académie a proposé pour sujet : *De l'utilité de la célébration du dimanche, sous les rapports de l'hygiène, de la morale, des relations de famille et de cité*. Proudhon n'a pas vu là non plus les sous-enten-

On aura bien lu : Proudhon propose aux membres du jury *d'anéantir à jamais la propriété*.

Bien sûr, à Besançon, ceux qui tiennent le cordon de la bourse Suard n'apprécient pas ces façons ! Proudhon ne traite pas le sujet, il prétend qu'en invitant à abolir la propriété il ne fait qu'aller au-devant de ce que la digne académie n'a pu conclure par elle-même et que lui seul, par sa capacité à mettre en lumière une vérité incontestable, par son talent à trouver des réponses généalogiques aux questions restées en suspens depuis toujours jusqu'à lui, par sa méthode d'investigation infaillible, il est le seul à savoir et pouvoir établir des dogmes, déterminer des principes, révéler des essences et créer des formes inédites ! Ajoutons à cela qu'il se comporte de façon cavalière avec son tuteur, qu'il effectue des va-et-vient en Franche-Comté pour ses affaires alors que le contrat de boursier établissait qu'il devait vivre à Paris, qu'il informe ses donateurs de ce qu'il va faire alors qu'il devrait au mieux leur en demander l'autorisation.

En même temps qu'il distribue ces gifles à tout-va aux gens qui ne lui veulent que du bien, il leur écrit :

Messieurs, je n'appartiens à aucun parti, à aucune coterie ; je suis sans prôneur, sans compère, sans associés. Je ne fais point de secte, je repousse le rôle de tribun, quand même on me l'offrirait, par l'unique raison que je ne veux pas m'en servir ! Je n'ai que vous, Messieurs, je n'espère que vous, je n'attends de faveur et de réputation solide que de vous. Je sais que vous vous proposez de condamner ce que vous appelez mes *opinions*, et de repousser toute solidarité de mes idées. Je n'en persiste pas moins à croire que le temps viendra où vous me rendrez autant d'éloges que je vous ai causé d'irritation. Votre première irritation passera, le trouble qu'a dû faire naître en vous l'expression hardie d'une vérité physique et économique encore inaperçue se calmera, et avec le temps et la réflexion, j'en suis sûr, vous arriverez à la conscience éclairée de vos propres sentiments, que vous ne connaissez pas, que vous combattez, et que je défends.

Nonobstant ce qu'il vient d'écrire, il conclut ainsi :

Je suis, Messieurs, avec la plus parfaite confiance en vos lumières et en votre justice, votre très humble et dévoué pensionnaire (*Correspondance*, I.228).

Le portrait psychologique de Proudhon se précise. Il est naïf, raide, bien sûr. On le voit également suffisant, arrogant, prétentieux, orgueilleux, sûr de lui. Ce qu'il présente comme passion de la vérité est insolence, ce qu'il prétend fierté est vanité, ce qu'il imagine rectitude est morgue, ce qu'il dit volonté de justice se révèle parfois injuste. Cet homme blessé blesse, cet autodidacte fragile assène, ce miséreux se montre parfois misérable. Quand il conclut sa lettre aux membres de l'académie de Besançon en écrivant : « Votre très humble et très dévoué pensionnaire », il est possible qu'il croie sincèrement ce qu'il écrit ! Proudhon trompe moins ses interlocuteurs qu'il ne se trompe lui-même. Écorché, il écrit avec son sang ; on ne réfute pas des mots écrits dans ces conditions.

Dans cette même lettre préface, Proudhon écrit : « le XIX^e siècle est à mes yeux une ère génésiaque, dans laquelle des principes nouveaux s'élaborent, mais où rien de ce qui s'écrit ne durera. Telle est même, selon moi, la raison pour laquelle, avec tant d'hommes de talent, la France actuelle ne compte pas un grand écrivain » (122).

Nous sommes en 1839, ce siècle qu'il fustige n'avait donc que 39 ans. Mais à cet âge, il avait déjà permis à Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Balzac, Stendhal, Mérimée, Dumas, Sainte-Beuve, Constant de publier un certain nombre de leurs chefs-d'œuvre ! *Le Rouge et le Noir* (1830), *Notre-Dame de Paris* (1831), les *Illusions perdues* (1837) sont contemporains de Proudhon...

vraie méthode aura été employée en philosophie et aura véritablement démontré, par une analyse propre, ce qui par voie d'intuition et de tâtonnement resterait à jamais caché, parce que l'intuition et le tâtonnement ne prouvent rien » (100) – ce qui est proprement jeter à la poubelle toute méthode philosophique depuis vingt-cinq siècles ! À son ami Bergmann, il écrit le 3 mai 1840 : « Je ne connais rien dans les sciences, dont la découverte ait jamais produit un effet pareil à celui que la lecture de mon ouvrage est capable de produire » (*Correspondance*, I.213). Toujours aussi modeste...

Or sa méthode scientifique n'a rien d'une méthode et n'est pas scientifique ! Proudhon se montre fils de son temps et, la chose n'est jamais dite, il n'est pas indemne du romantisme qu'il fustige ! Il est moins sensible aux catégories aristotéliennes, à l'épistémologie cartésienne, aux antinomies kantienne, à la dialectique hégélienne, à la loi des trois états comtiens qu'à l'affect, à l'emportement, à l'exaspération, à la colère, parfois même aux insultes, pour tout dire : au sentiment, à son sentiment, à ses sentiments. Il pense à partir de lui, de sa condition sociale, de sa misère, de ses souffrances, des injustices qu'il subit, *il est le personnage de sa philosophie*. L'homme qui écrit de lui : « Quand le lion a faim, il rugit » (I.183) ne saurait se réclamer de la science, de la raison et des raisonnements, de la méthode et de l'argumentation. C'est un fleuve qui déborde, un soleil qui brûle tout, un volcan qui calcine. C'est un homme à l'aise sur les cimes, au milieu des tempêtes, dans les ruines, au bord du gouffre.

Une lettre de mars 1843 permet d'affiner ce portrait. C'est un genre de profession de foi vitaliste appliquée à la société pensée comme un organisme vivant sans cesse en mouvement, ce qui exclut un matérialisme mécaniste de stricte observance :

Proudhon assassine les auteurs qu'il a lus : si les romanciers n'existent pas, on vient de le voir, les juristes sont déferents avec le droit, donc nuls et non avenus, les économistes tiennent des propos insanes, ils manifestent un « impertinent orgueil », ils publient d'« inqualifiables bêtises ».

Puis il passe à la vitesse supérieure : « J'ai exprimé sur l'Église chrétienne enseignante un blâme sévère ; je le devais. Ce blâme résulte des faits que je démontre : pourquoi l'Église a-t-elle statué sur ce qu'elle n'entendait pas ? L'Église a erré dans le dogme et dans la morale ; l'évidence physique et mathématique dépose contre elle. Ce peut être une faute à moi de le dire ; mais à coup sûr c'est un malheur pour la chrétienté que cela soit vrai. Pour restaurer la religion, Messieurs, il faut condamner l'Église » (122). On imagine que les curés et les bigots s'étranglent à lire un Proudhon qui prétend s'être inspiré des académiciens francs-comtois pour parvenir à ces conclusions !

Bien sûr l'académie désavoue le livre et son auteur ; elle se désolidarise de ses thèses et de ses conclusions. On imagine mal en effet qu'abolir la propriété et supprimer l'Église catholique puisse ravir la société savante bisontine ! Déjà Proudhon se montre ici anarchiste si, pour commencer, on se contente de la formule qu'on associe au mot pour le définir : *Ni Dieu ni maître*.

Que peut-on dire de *Qu'est-ce que la propriété ?*, l'ouvrage avec lequel Proudhon entre dans l'histoire des idées politiques ?

C'est d'abord un texte touffu et rugueux, avec de longs tunnels consacrés à réfuter nombre d'auteurs. Proudhon veut rentabiliser ses lectures. On sait qu'il travaillait beaucoup, sur tout, et qu'il notait énormément dans des carnets des citations qu'il commentait parfois. Son texte procède de cette pratique désordonnée bien qu'il prenne soin d'afficher sa méthode présentée comme scientifique ! « Pour la première fois, une

La société telle que vous la voyez, toute difforme et mauvaise qu'elle soit, n'est pas pour cela dans un désordre *absolu* ; c'est comme un organisme qui se forme peu à peu, non pas simultanément et dans toutes ses parties, mais successivement et pièce à pièce ; de sorte que chaque progrès de l'humanité amenant une innovation, la société change perpétuellement de forme ; et d'un autre côté, chacune de ces formes étant incomplète, il y a toujours souffrance et désordre. Quel est l'objet que doit se proposer l'écrivain politique ? C'est de découvrir, par l'analyse du progrès accompli, le progrès qui reste à faire. C'est par conséquent de se placer dans la ligne suivie par la nature à notre insu, d'aider au travail de celle-ci et de mener à bonne fin ce qu'elle a commencé. La société est en création d'ordre, la dernière période de cette création s'achève ; il faut en déterminer le mode et calculer la forme sociale définitive ; il faut donc prendre garde de contrarier la Providence, en portant sur ce qu'elle a produit jusqu'à ce jour une main téméraire (*Correspondance*, III.386-387).

Avec les romantiques, Proudhon partage donc : la conscience d'un monde qui s'effondre ; un refus de la modernité et de la technologie ; un rapport, disons, panthéiste à la nature ; la célébration de l'individu ; une sensibilité à fleur de peau ; une fragilité existentielle ; une solitude ontologique ; une pensée procédant de la subjectivité ; un ego en opposition, voire en contradiction, avec le monde ; la détestation de l'ordre bourgeois ; la passion de la révolte ; l'aspiration à un autre monde ; une lecture vitaliste du monde...

Qu'on se souvienne du plaisir qu'éprouvait Proudhon à arpenter la nature quand il était bouvier, puis jeune homme, à vivre dans les champs et à se réfugier dans une grotte pour assister au spectacle des orages ; à la bohème solitaire dans Paris ; à son désir suicidaire sur un pont de la capitale quand plus rien ne va ; à la farouche revendication de son caractère, de son tempérament contre les institutions et ses représentants ; à sa défense des subjectivités, des individualités, des singularités, à commen-

cer par la sienne ; à sa vindicte contre la propriété bourgeoise et l'Église catholique.

Proudhon relève du même monde que le Delacroix de *La Liberté guidant le peuple* (1830), le Berlioz de la *Symphonie fantastique* (1830), le Musset de *La Confession d'un enfant du siècle* (1836), le Michelet de l'*Histoire de la Révolution française* (1847-1853), le Hugo des *Contemplations* (1856). Ou que le Lamartine qui, dans les derniers vers de « La mort du loup » (1843), écrit :

Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Que trouve-t-on, en substance, dans *Qu'est-ce que la propriété* ?

Proudhon affirme que la propriété ne saurait procéder du droit naturel ayant sa source dans le travail, ni de l'occupation, ni de la loi, ni du contrat social. Il explique tout cela longuement, lourdement. Il fait donc s'effondrer les théories classiques : des chrétiens, qui s'appuient sur le droit prétendument naturel afin de justifier que la propriété serait un don de Dieu, et des modernes contractualistes – on songe bien évidemment à Rousseau, mais on peut lui associer les législateurs de la Révolution et les rédacteurs du Code civil napoléonien –, pour qui elle découlerait d'un pacte que factuellement personne n'a jamais conclu.

D'où vient-elle, alors ?

Du travail spolié. Et c'est en cela que réside l'originalité de la pensée de Proudhon.

Voici les premières lignes de l'ouvrage :

Si j'avais à répondre à la question suivante : *Qu'est-ce que l'esclavage* ? et que d'un seul mot je répondisse, *C'est l'assassinat*, ma pensée serait d'abord

Je me suis dit un jour : Pourquoi, dans la société, tant de douleur et de misère ? L'homme doit-il être éternellement malheureux ? Et, sans m'arrêter aux explications à toute fin des entrepreneurs de réformes, accusant de la détresse générale, ceux-ci la lâcheté et l'impéritie du pouvoir, ceux-là les conspirateurs et les émeutes, d'autres l'ignorance et la corruption générale ; fatigué des interminables combats de la tribune et de la presse, j'ai voulu moi-même approfondir la chose. J'ai consulté les maîtres de la science, j'ai lu cent volumes de philosophie, de droit, d'économie politique et d'histoire : et plutôt à Dieu que j'eusse vécu dans un siècle où tant de lecture m'eût été inutile ! J'ai fait tous mes efforts pour obtenir des informations exactes, comparant les doctrines, opposant aux objections les réponses, faisant sans cesse des équations et des réductions d'arguments, pesant des milliers de syllogismes au trebuchet de la logique la plus scrupuleuse. Dans cette pénible route, j'ai recueilli plusieurs faits intéressants, dont je ferai part à mes amis et au public aussitôt que je serai de loisir. Mais, il faut que je le dise, je crus d'abord reconnaître que nous n'avions jamais compris le sens de ces mots si vulgaires et si sacrés : *Justice, équité, liberté* ; que sur chacune de ces choses nos idées étaient profondément obscures ; et qu'enfin cette ignorance était la cause unique et du paupérisme qui nous dévore, et de toutes les calamités qui ont affligé l'espèce humaine (134).

C'est Proudhon malheureux qui pose et se pose la question : pourquoi les hommes sont-ils malheureux ? C'est Proudhon souffrant qui pose et se pose la question : pourquoi les hommes souffrent-ils ? C'est Proudhon misérable qui pose et se pose la question : pourquoi les hommes sont-ils si misérables ? C'est Proudhon privé de Justice d'équité et de liberté qui pose et se pose la question : pourquoi les hommes sont-ils privés de Justice, d'équité et de liberté ?

Et il embraye sur la méthode, parle de celle de Kant sans citer son nom, entretient de la magie de l'attraction universelle, sans citer Newton ou Fourier qui en a fait le corps de sa doctrine de l'« attraction passionnée », disserte sur les sources de la religion mais, cette fois-ci, cite l'idéo-

comprise. Je n'aurais pas besoin d'un long discours pour montrer que le pouvoir d'ôter à l'homme la pensée, la volonté, la personnalité, est un pouvoir de vie et de mort, et que faire un homme esclave, c'est l'assassiner. Pourquoi donc à cette autre demande, *Qu'est-ce que la propriété* ? ne puis-je répondre de même, *C'est le vol*, sans avoir la certitude de n'être pas entendu, bien que cette seconde proposition ne soit que la première transformée (131) ?

Pour une entrée en la matière, c'est une entrée en la matière ! La propriété est pour lui le principe du gouvernement et des institutions – et il affirme tout de go que ce principe relève du larcin, du cambriolage, du pillage, du forfait.

Proudhon sait qu'il provoque et que ses lecteurs vont l'assimiler aux terroristes jacobins de 1793. Associer le propriétaire et le voleur alors que, d'habitude, on les oppose, l'un prélevant le bien de l'autre et lui causant donc des dommages, c'est choquer le bourgeois, le lecteur, les membres du jury de l'académie de Besançon, mais aussi toute la ville de Franche-Comté, sinon le pays tout entier. Il s'en moque. Peu importe le jugement d'autrui, il avoue ses raisons : il est « CHERCHEUR DE VÉRITÉ » (133), les majuscules sont de lui ! Il ajoute : « Chacun apporte sa pierre à l'édifice et, sa tâche faite, il disparaît. L'éternité nous précède, l'éternité nous suit : entre deux infinis, qu'est-ce que la place d'un mortel, pour que le siècle s'en informe ? » (133) N'est-ce pas « Le loup » de Lamartine ?

On chercherait en vain, dans ce premier texte d'importance du philosophe, des solutions politiques : « Je ne fais pas de système : je demande la fin du privilège, l'abolition de l'esclavage, l'égalité des droits, le règne de la loi. Justice, rien que justice ; tel est le résumé de mon discours ; je laisse à d'autres le soin de discipliner le monde » (134).

Et l'on retrouve le souci autobiographique qui sous-tend la pensée du philosophe :

logue Destutt de Tracy ; puis de Dieu, des apôtres, de Sieyès et de son *Qu'est-ce que le tiers-état* ? etc. C'est ainsi que Proudhon va à sauts et à gambades, comme écrivait Montaigne, en retardant le moment de traiter véritablement son sujet.

Le cœur de cet ouvrage, à mon goût, bat vivement dans une image. Je voudrais la citer largement :

Le capitaliste, dit-on, a payé les journées des ouvriers ; pour être exact, il faut dire que le capitaliste a payé autant de fois une journée qu'il a employé d'ouvriers chaque jour, ce qui n'est point du tout la même chose. Car, cette force immense qui résulte de l'union et de l'harmonie des travailleurs, de la convergence et de la simultanéité de leurs efforts, il ne l'a point payée. Deux cents grenadiers ont en quelques heures dressé l'obélisque de Luqsor sur sa base ; suppose-t-on qu'un seul homme, en deux cents jours, en serait venu à bout ? Cependant, au compte du capitaliste, la somme des salaires eût été la même. Eh bien un désert à mettre en culture, une maison à bâtir, une manufacture à exploiter, c'est l'obélisque à soulever, c'est une montagne à changer de place. La plus petite fortune, le plus mince établissement, la mise en train de la plus chétive industrie, exige un concours de travaux et de talents si divers, que le même homme n'y suffirait jamais. Il est étonnant que les économistes ne l'aient pas remarqué. Faisons donc la balance de ce que le capitaliste a reçu et de ce qu'il a payé (215).

Cette force de travail spoliée, Proudhon la nomme *aubaine*. Qu'est-ce que l'aubaine ? C'est l'un de ses concepts essentiels. Il la définit ainsi dans ce premier mémoire constitutif de *Qu'est-ce que la propriété* ? :

L'aubaine reçoit différents noms, selon les choses qui la produisent : *fermage* pour les terres ; *loyer* pour les maisons et les meubles ; *rente* pour les fonds placés à perpétuité ; *intérêt* pour l'argent ; *bénéfice, gain, profit* (trois choses qu'il ne faut pas confondre avec le salaire ou prix légitime du travail), pour les échanges. L'aubaine, espèce de régale, d'hommage tangible

et consommable, compète au propriétaire en vertu de son occupation nominale et métaphysique : son scel est apposé sur la chose ; cela suffit pour que personne ne puisse occuper cette chose sans ma permission (244).

La propriété est marquage du territoire à partir duquel de l'argent se trouve produit sans travail. C'est la logique du *j'ai, donc je touche*. Si Proudhon s'oppose à la propriété, c'est parce qu'il est le philosophe du travailleur et jamais du spéculateur, de l'agioteur, du boursicoteur.

Il veut que le travail paie, pas le capital. Une expression populaire dit que de l'argent placé, c'est de *l'argent qui travaille*. Proudhon ne saurait concevoir qu'un placement puisse rapporter là où le travail de l'ouvrier ne rapporte pas ou peu, du moins : pas assez pour en vivre dignement. Il sait, lui, comme ouvrier typographe, qui ne peut vivre de son travail, que les revenus du capital sont plus rentables que ceux du travail. Sa réflexion autobiographique n'est pas égotiste, narcissique, aut centrée, elle part de lui, certes, mais va vers l'universel. À partir de son cas personnel, il analyse le mécanisme de l'aubaine, par exemple à l'œuvre avec les 200 grenadiers convoqués pour illustrer sa thèse, mais également avec tous ceux qui travaillent et ne vivent pas de leur travail pendant que d'autres constituent des richesses en exploitant le travail d'autrui qui n'est pas payé.

C'est dans cette spoliation que Proudhon voit la racine du vol et qu'il peut résumer de façon provocatrice (étymologiquement, la provocation est l'art de forcer à penser...) la thèse de son livre par cette formule qui a beaucoup fait pour et contre lui : *La propriété, c'est le vol !* On comprend que la définition fine et précise de ce processus d'aubaine ne condamne pas toute propriété et qu'un enfant qui hérite de quelques hectares de son père constitués par le travail de ses ancêtres n'est pas un voleur ! Il le serait en revanche s'il louait cette terre à un métayer dont il exploiterait le travail sans lui-même cultiver ses champs. Il écrit : « [...] par le droit d'au-

baine, le propriétaire moissonne et ne laboure pas, récolte et ne cultive pas, consomme et ne produit pas, jouit et n'exerce rien » (245).

On voit combien cette analyse trop fine, trop intelligente, trop subtile disparaît derrière cette *punch line*, comme on dit aujourd'hui – « la propriété, c'est le vol » ! –, qui transforme le philosophe en un dangereux personnage qui veut mettre la société à feu et à sang alors qu'il ne souhaite rien d'autre qu'une révolution par la proposition d'autres façons de produire et de répartir les richesses de manière pacifique. Mais ces autres façons de produire et de répartir n'étaient *pas encore* au programme de *Qu'est-ce que la propriété ?*

En attendant, Proudhon a fait son travail, il a théorisé ce qui un jour débouchera sur une pratique politique à même de libérer le marché de l'aubaine :

Ce sera par l'interprétation approfondie de notre axiome que nous tue-rons le sphinx de la propriété. Partant de ce fait si éminemment caractéristique, le *droit d'aubaine*, nous allons suivre dans ses replis le vieux serpent ; nous compterons les entortillements homicides de cet épouvantable ténia, dont la tête, avec ses mille sucoirs, s'est toujours dérobée au glaive de ses plus ardents ennemis, leur abandonnant d'immenses tronçons de son cadavre. C'est qu'il fallait autre chose que du courage pour vaincre le monstre : il était écrit qu'il ne crèverait point avant qu'un prolétaire, armé d'une baguette magique, l'eût mesuré (246).

Voilà. La mesure est donnée.

études m'en ont fait complètement revenir. Je crois que nous n'avons pas besoin de cela pour réussir ; et qu'en conséquence, nous ne devons pas poser l'action *révolutionnaire* comme moyen de réforme sociale, parce que ce prétendu moyen serait tout simplement un appel à la force, à l'arbitraire, bref, une contradiction.

Et puis cette phrase qui marque une impossible conciliation entre le socialisme libertaire de Proudhon et le socialisme autoritaire de Marx, que Proudhon avait bien supputé : « Je préfère donc faire brûler la propriété à petit feu, plutôt que de lui donner une nouvelle force, en faisant une Saint-Barthélemy des propriétaires » (*Correspondance*, II.199-200). Tout est dit : l'un veut la disparition de la propriété à petit feu, l'autre veut allumer des brasiers, propager des incendies. On sait que l'Histoire donne raison à Proudhon : la *Saint-Barthélemy des propriétaires*, et pas d'eux seuls, a fait 100 millions de victimes en un siècle. En 1846, c'était plus que bien vu...

Dans cette lettre, Proudhon mettait également Marx en garde contre le risque d'un nouveau dogmatisme : « [...] ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle intolérance, ne nous posons pas en apôtres d'une nouvelle religion ; cette religion fût-elle la religion de la logique, la religion de la raison. Accueillons, encourageons toutes les protestations ; flétrissons toutes les exclusions, tous les mysticismes ; ne regardons jamais une question comme épuisée, et quand nous aurons usé jusqu'à notre dernier argument, recommençons s'il faut, avec l'éloquence et l'ironie. À cette condition, j'entrerais avec plaisir dans votre association, sinon, non ! » Qui dira que le marxisme n'a pas été une nouvelle religion dogmatique – une religion qui a d'ailleurs toujours ses dévots ?

Et d'ajouter : « Nos prolétaires ont si grand soif de science, qu'on serait fort mal accueilli d'eux, si on n'avait à leur présenter à boire que du sang. Bref, il serait à mon avis, d'une mauvaise politique pour nous

5

Misère de la philosophie Marxiste Petit mépris de classe d'un grand bourgeois

De son côté, Marx envisage lui aussi les moyens de réaliser la révolution. Il souhaite effectuer un maillage européen et cherche des correspondants. Bien mal lui en prend de solliciter Proudhon le 5 mai 1846 dans la seule lettre qu'il lui ait écrite ! Le philosophe français dispose d'une théorie propre, qui n'est pas communiste, on l'a vu, mais mutualiste, coopérative, autogestionnaire, et Marx la sienne qui suppose l'usage de la violence révolutionnaire et l'instauration d'une dictature du prolétariat afin d'arracher la propriété privée aux mains des possédants. Proudhon aime les Girondins ; Marx les Jacobins.

Proudhon décline l'invitation et écrit ceci à Marx :

J'ai aussi à vous faire quelques observations sur ce mot de votre lettre : *Au moment de l'action*. Peut-être conservez-vous encore l'opinion qu'aucune réforme n'est actuellement possible sans un coup de main, sans ce qu'on appelait jadis une révolution et qui n'est tout bonnement qu'une secousse. Cette opinion, que je conçois, que j'excuse, que je discuterais volontiers, l'ayant moi-même longtemps partagée, je vous avoue que mes dernières

de parler en exterminateurs. » Le philosophe bisontin a assez discuté avec l'Allemand pour connaître la théorie développée quelque temps plus tard dans le *Manifeste du parti communiste* (1848) : elle fait l'éloge de la violence accoucheuse de l'Histoire et de la dictature du prolétariat. Le *Manifeste* se termine sur cette phrase : « Les communistes ne s'abaissent pas à dissimuler leurs opinions et leurs projets. Ils proclament ouvertement que leurs buts ne peuvent être atteints que par le renversement violent [sic] de tout l'ordre social traditionnel. Que les classes dirigeantes tremblent [sic] à l'idée d'une révolution communiste. »

La violence qui terrorise, voilà le programme communiste ; ça n'est pas celui de la révolution proudhonienne.

Marx n'accepte pas ce refus que lui signifie Proudhon d'être son correspondant, ce qu'il prend pour une offense. Autoritaire, sinon tyranique, dans la vie comme dans la pensée, Marx, plus jeune que Proudhon de neuf ans, lui demande de renoncer à ses propres thèses anarchistes pour devenir le VRP des siennes ! C'est mal connaître le tempérament du personnage qu'il a pourtant côtoyé d'assez près lors de son séjour parisien !

Le *Système des contradictions économiques*, sous-titré *Philosophie de la misère*, paraît le 15 mai 1846 ; la réponse de Proudhon à Marx date, elle, du 17 mai 1846. Ce dernier décide de se venger de l'affront que le philosophe français lui fait en refusant de porter ses valises communistes. Le philosophe allemand, pamphlétaire redoutable, on l'a vu avec *La Sainte Famille* (1845), rédige dans la foulée un méchant livre qui paraît le 15 juin 1847 sous le titre *Misère de la philosophie*.

Ces pages de règlement de comptes constituent un cas d'école de mépris de classe.

On a vu que Proudhon est issu d'un milieu franc-comtois besogneux et digne, de parents pauvres, un père vigneron puis tonnelier, une mère

bonne à tout faire comme on disait alors, d'une famille au passé sans faits d'armes notables. Il garde les vaches dans les champs de son Jura natal ; il aide son père et sa mère dans leurs travaux manuels ; il est moqué à l'école communale à cause de ses habits misérables ; il ne peut aller jusqu'au baccalauréat par dénuement familial ; il est apprenti chez un imprimeur où il apprend le métier ; il se cultive par lui-même, en autodidacte, et n'a pas bien sûr les moyens de faire d'études supérieures avec des maîtres dignes de ce nom ; il connaît l'humiliation du boursier ; il enchaîne les petits boulots pour vivre ; il envoie de l'argent à ses parents ; il se prive pour les aider ; il achète une imprimerie et fait faillite. Et il se fait un point d'honneur à être fidèle à ce monde de travailleurs modestes et dignes.

La vie de Karl Marx se déroule dans un autre monde. Il naît d'un père avocat, bâtonnier à l'ordre de Trèves, et d'une mère femme au foyer, elle le peut, car elle dispose de deux domestiques à la maison ; la famille est riche, elle possède du bâti et des vignobles ; son lignage est celui d'une longue tradition rabbinique de part et d'autre ; le père se convertit toutefois au luthéranisme, pour conduire plus facilement ses affaires, est-il dit. Marx est baptisé selon le rite protestant, il n'est pas circoncis et ne connaît rien au judaïsme ; la famille fait partie de la bourgeoisie locale, le père se trouve à la tête d'un genre de Rotary ; ce même père se réclame de Kant et de la philosophie des Lumières ; Marx a son bac à 17 ans ; il entre à l'université de Bonn où il suit des études de droit ; il mène une vie de patachon, dépense beaucoup d'argent parental, boit beaucoup, se retrouve en prison une nuit pour ivresse et tapage nocturne ; il accumule les dettes ; il vante les mérites des institutions féodales et se bat en duel comme les fils de famille à l'époque afin d'obtenir une estafilade au visage sans jamais bien sûr prendre le risque d'y laisser sa vie ; à 18 ans, il quitte l'université de Bonn pour celle de Berlin ; il écrit des poèmes d'amour, se fiance avec la baronne Jenny von Westphalen, fille d'un conseiller d'État, qui deviendra

sa femme – l'un et l'autre se feront imprimer des cartes de visite où figure le titre de baronne de son épouse ; il fréquente assidûment les cafés littéraires, les réunions d'étudiants, et laisse tomber le droit pour se consacrer à la philosophie ; il soutient une thèse intitulée *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure* ; il vit un temps de sa plume comme journaliste, mais passe le restant de sa vie entretenu par son ami Engels lui-même enrichi par les bénéfices de l'usine de textile de son père sise en Angleterre qui emploie 400 ouvriers. Marx vivait de la fameuse aubaine capitaliste dénoncée par Proudhon.

Le philosophe prussien, à part du bricolage journalistique, n'a donc jamais travaillé de sa vie et, paradoxe sans nom, a pu œuvrer à l'abolition théorique du capitalisme grâce à la pension offerte par son ami enrichi par ledit capitalisme. Ajoutons en passant que la légende d'un Marx pauvre en prend un coup quand on apprend qu'il a engrossé la gouvernante de sa maisonnée, il faut tout de même pouvoir la payer, et qui fait passer cette grossesse pour une incartade de son ami Engels, avec son accord bien sûr. L'enfant est placé dans une famille de Londres... Les vices de la bourgeoisie ont leurs vertus, même, et peut-être surtout, quand on appelle à une société sans domestiques ! Leçon intempestive.

Que trouve-t-on dans ce *Système des contradictions économiques* plus connu par son sous-titre *Philosophie de la misère* ? Une analyse du capitalisme effectuée en écho aux conversations avec les penseurs allemands présents à Paris, dont Marx. On sait, en lisant les *Manuscrits de 1844*, ce que Marx pensait à l'époque et l'on peut imaginer que le contenu de ce texte fut l'objet de leurs échanges : l'homme devenu marchandise dans, par et pour le capitalisme, le capital construit par la concentration du travail et le capitalisme par l'accumulation du capital, le rôle du chômage dans l'établissement des salaires, les conditions d'existence aliénée du prolétariat, les salaires pensés comme une aumône de subsistance, la

lutte des classes en moteur de l'histoire, la souffrance du prolétariat, l'importance de la concurrence pour baisser les prix et du monopole pour les augmenter, le rôle de l'héritage dans la formation de la propriété définie comme... vol.

La troisième partie du *Manuscrit* concerne le communisme. Sur ce point théorique, Marx et Proudhon divergent. Dans ce texte, Marx expose ce dont il a probablement discuté avec Proudhon : « Pour abolir la propriété privée réelle, il faut une action communiste réelle. L'histoire l'apportera et ce mouvement, dont nous savons déjà en pensée qu'il s'abolit lui-même, passera dans la réalité par un processus très rude et très étendu » (XIII). L'histoire du stalinisme au xx^e siècle montre de quelle rudesse il s'agissait et, via son impérialisme, ce que fut son étendue : rien de moins que la totalité de l'univers, l'étoile rouge, avec ses cinq branches, signifiant le projet de se répandre sur les cinq continents.

Dans ces *Manuscrits*, Marx aborde également la question de l'« homme total », le projet des Jacobins de 1793 sous la rubrique de l'« homme nouveau », ce sera celui des bolcheviques de 1917, puis des fascistes de 1921, enfin des nazis de 1933 ; aujourd'hui, c'est celui des déconstructionnistes et du transhumanisme. Enfin libéré de l'aliénation, merci Feuerbach, et de la division du travail et de la propriété privée, merci Proudhon, l'homme se place au centre de lui-même et, dans une logique athée et matérialiste, devient le totem d'une nouvelle religion. Dans ce texte où il est question de communisme, le problème de la réalisation concrète de ce projet ne se pose pas, ni celui, donc, de la dictature du prolétariat. La formulation « dictature de classe du prolétariat » se trouve chez Marx dans *Les Luites des classes en France* en 1850. Mais l'aveu de la rudesse de ce projet communiste en dit assez sur la direction souhaitée par Marx – Proudhon n'est jamais partisan de rudesse, de violence, de dictature, voilà toute la différence entre marxisme et proudhonisme.

Philosophie de la misère procède donc des discussions que Proudhon a eues avec Marx. Notamment sur la question de la dialectique hégélienne. Le philosophe français ne veut pas décalquer, démarquer, la triade hégélienne ; il souhaite inventer sa propre méthode et ne veut rien devoir aux Allemands. Au regard des développements fumeux de Hegel, Proudhon peut paraître simpliste, sinon simplet – je songe à l'état d'esprit de Marx dans *Misère de la philosophie* pour qui le penseur bisontin n'a rien compris au professeur de philosophie allemand. Proudhon l'a bel et bien compris, ce qui d'ailleurs n'est guère surhumain, c'est à la portée d'un bon élève de classe terminale, mais l'anarchiste qu'il est, rebelle à toute obéissance, ne veut pas être un suiveur, un disciple, un élève, un croyant !

Moins brumeux, moins nébuleux, moins confus, moins obscur que l'auteur de la *Phénoménologie de l'esprit*, Proudhon peut avoir l'air, aux yeux des dévots de la secte hégélienne, d'un campagnard rustaud qui n'a rien compris ; c'est juste méconnaître le caractère foncièrement rebelle du Français qui met au point sa propre grille de lecture. Elle est moins génératrice de pâmoisons des gendelettes qu'efficace et compréhensible par le plus grand nombre. C'est sa vertu. Proudhon veut être lu et compris par les ouvriers à même de renverser le capitalisme qui exploite la classe ouvrière, pas par les étudiants attardés des campus de Berlin ou d'Iéna, entre deux bocks de bière et deux duels pour rire...

C'est ainsi que Proudhon procède.

Le *Système des contradictions économiques* est majoritairement consacré à une analyse du capitalisme et minoritairement aux solutions. C'est une négativité que nulle positivité ne contrebalance.

Côté analyse du capitalisme : Proudhon envisage la *division du travail*. Cette dernière accroît la productivité, mais elle déshumanise l'ouvrier ; le progrès détruit donc la liberté individuelle. Le *machinisme* : il rend moins pénible le travail humain, mais il réduit le nombre des ouvriers, il crée

Côté solution au problème du capitalisme, la récolte est décevante ! On aurait attendu l'inverse : une analyse serrée et rapide des méfaits du capitalisme, un genre d'introduction substantielle, et un long temps consacré aux moyens de révolutionner les sujets abordés : comment abolir la division du travail ? Quels remèdes opposer au machinisme ? Comment modérer la concurrence ? De quelle façon rendre impossible le monopole ? *Quid* d'une propriété à nouveaux frais ? Quelle dialectique nouvelle entre valeur d'usage et valeur d'échange ? Comment ôter le pouvoir du crédit aux banques traditionnelles ?

Plus tard, tel ou tel livre de Proudhon permettra de répondre à ces questions : *Théorie de la propriété*, qui paraît de manière posthume, *Organisation du crédit* (1848), *De la Capacité politique des classes ouvrières* (posthume), etc. Nous ne sommes qu'en 1846, Proudhon dispose encore une vingtaine d'années de travail devant lui.

Dans sa *Philosophie de la misère*, des pages positives contribuent cependant à enrichir son concept d'*anarchie positive* : elles célèbrent le mutualisme. Mais c'est en passant, il faudra d'autres livres sur ce sujet-là pour qu'on en sache plus. On doit attendre la fin de l'ouvrage, deux tomes pour un total de 780 pages, pour tomber sur quelques lignes conclusives programmatiques, une demi-page avant la fin, sur l'hypothèse mutualiste :

[...] si je ne me trompe, le lecteur doit être convaincu au moins d'une chose : c'est que la vérité sociale ne peut se trouver ni dans l'utopie, ni dans la routine ; que l'économie politique n'est point la science de la société, mais qu'elle contient les matériaux de cette science, de la même manière que le chaos avant la création contenait les éléments de l'univers ; c'est que, pour arriver à l'organisation définitive qui paraît être la destinée de notre espèce sur le globe, il ne reste plus qu'à faire l'équation générale de toutes nos contradictions.

le chômage, il creuse la paupérisation. La *concurrence* : elle active l'innovation, fait baisser les prix, mais ruine les petits commerces, concentre le capital, la liberté économique génère donc l'exploitation capitaliste. Le *monopole* : il permet l'organisation de la production à grande échelle, mais il concentre les richesses, il entraîne donc la lutte des classes, la domination du prolétariat par la bourgeoisie. La *propriété* : elle garantit la liberté individuelle, au contraire du communisme, mais procède de l'aubaine qui est spoliation de la force de travail, le droit devrait empêcher cette injustice et réaliser la seule justice qui compte. La *valeur d'échange* : elle facilite l'investissement, mais détourne la valeur travail, engendre le profit et la spéculation, creuse l'injustice, il faudrait une forme politique pour rendre possibles les échanges équitables ; le *crédit* : il permet le fonctionnement de la société, facilite l'investissement, finance les services publics, mais les banques ne prêtent qu'aux riches, il faut envisager une banque populaire qui offrirait un crédit gratuit aux plus démunis.

Ces pages, comme toujours chez Proudhon, sont laborieuses et techniques. Elles montrent qu'il maîtrise les fondamentaux de l'économie politique. En bon autodidacte, il veut prouver, prouver encore, prouver toujours et ne sait pas faire concis. Il n'est pas direct. Chaque fois qu'il donne à lire au public l'un de ses livres, il donne l'impression de passer un examen pour obtenir l'imprimatur des élites de la société bourgeoise plus que de la classe ouvrière – Marx en premier lieu.

Ce pauvre fidèle à son milieu quémande la bénédiction des riches. Voilà qui est plier le genou, se mettre à terre, s'humilier et générer une colère contre soi plus grande encore. Proudhon était grand, que n'a-t-il renoncé sa vie durant à vouloir que les petits lui disent qu'il comptait vraiment ? Et c'est parce que cette élite lui a refusé l'admission qu'il n'a cessé de proclamer son génie de façon excessive et désespérée selon le principe qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Mais quelle sera la formule de cette équation ?

Déjà il nous est permis de l'entrevoir : ce doit être une loi d'*échange*, une théorie de *mutualité*, un système de garanties qui résolve les formes anciennes de nos sociétés civiles et commerciales, et satisfasse à toutes les conditions d'efficacité, de progrès et de justice qu'a signalées la critique ; une société non plus seulement conventionnelle, mais réelle ; qui change la division parcellaire en instrument de science ; qui abolisse la servitude des machines, et prévienne les crises de leur apparition ; qui fasse de la concurrence un bénéfice, et du monopole un gage de sécurité pour tous ; qui, par la puissance de son principe, au lieu de demander crédit au capital et protection à l'État, soumette au travail le capital et l'État ; qui, par la sincérité de l'échange crée une véritable solidarité entre les peuples ; qui, sans interdire l'initiative individuelle, sans prohiber l'épargne domestique, ramène incessamment à la société les richesses que l'appropriation en détourne ; qui, par ce mouvement de *sortie* et de *rentrée* des capitaux, assure l'égalité politique et industrielle des citoyens, et par un vaste système d'éducation publique, procure, en élevant toujours leur niveau, l'égalité des fonctions et l'équivalence des aptitudes ; qui, par la justice, le bien-être et la vertu, renouvelant la conscience humaine, assure l'harmonie et l'équilibre des générations ; une société, en un mot, qui, étant tout à la fois organisation et transition, échappe au provisoire, garantisse tout et n'engage rien...

La théorie de la *mutualité* ou du *mutuum*, c'est-à-dire de l'échange en nature dont la forme la plus simple est le prêt de consommation, est, au point de vue de l'être collectif, la synthèse des deux idées de propriété et de communauté ; synthèse aussi ancienne que les éléments qui la constituent, puisqu'elle n'est autre chose que le retour de la société à sa pratique primitive à travers un dédale d'inventions et de systèmes, le résultat d'une méditation de 6 000 ans sur cette proposition fondamentale, A égale A (410)...

On me pardonnera d'avoir cité longuement, mais on comprend de la sorte que ce livre est composé comme un pâté d'alouettes : un lourd cheval indigeste de considérations sur les méfaits du capitalisme et un

oiseau pas même arrivé à terme en guise de remède. Tant d'efforts pour accoucher de la promesse d'un livre à venir, encore un, qui précisera ce qu'il faut faire pour lutter contre les dommages produits par le capitalisme, qui ne soit pas le communisme – ce sera *Solution du problème social* (1848). La montagne accouche d'une souris...

Marx mobilise un immense marteau-pilon pour écraser cette souris ! Proudhon aura du mal à s'en remettre. D'ailleurs, s'en est-il jamais remis ? De l'aveu même de Proudhon, cet ouvrage lui a demandé trois années de travail. Il a rédigé dans le désordre. Il a composé à la va-comme-je-te-pousse, il a cousu, recousu, repris des textes hétérogènes. Il n'a pas su faire court et n'a rien voulu perdre, tropisme d'autodidacte qui bâtit ses châteaux comme le Facteur Cheval son palais.

On devrait lire ce pavé qu'est le *Système des contradictions économiques* comme un genre de journal de bord des réflexions que Proudhon rédige après les discussions avec ses interlocuteurs – dont Marx et Bakounine. Le philosophe français, contaminé par le sabir philosophique germanique, ne sort pas indemne de la fréquentation de ces hommes ayant consacré des jours et des nuits à commenter Hegel, Feuerbach, les frères Bauer et autres philosophes allemands tels Kant et Fichte, Schelling et Leibniz. Paradoxalement, les noms de ceux qui sont les plus présents dans cette analyse ne sont jamais cités : celui de Feuerbach, mais aussi... celui de Marx ! Il est normal que ce dernier ait souhaité donner sa version du moment germanique de son interlocuteur. Mais la sulfateuse est de sortie, Marx défouaille à tout-va !

Une fois reçus les deux tomes, presque 1 000 pages, Marx les parcourt en deux jours et se met à écrire contre. On peut donc imaginer que Marx n'a jamais lu *Philosophie de la misère*, mais qu'il l'assassine dans la foulée en 187 pages écrites directement en français.

une ombre sur sa volonté d'occuper la tête du mouvement révolutionnaire en Europe. Il faut donc ridiculiser ce travail de Proudhon qui n'est pourtant pas d'une moindre portée économique que *Qu'est-ce que la propriété ?*, un texte tant loué par ses soins. On peut reprocher à Proudhon la forme, la composition, la structure, la construction, mais pas l'analyse qui n'ajoute pas grand-chose à ce qu'il avait déjà dit et qui avait été présenté par Marx comme scientifique et révolutionnaire, fondateur d'une économie politique alternative.

Ce que Marx vise, et qu'il a vu en filigrane dans le texte, c'est la possibilité d'une alternative anarchiste, mutualiste, à sa proposition communiste. Il sait que le philosophe français reste le bon économiste qu'il a encensé, mais qu'en ne se ralliant pas à ses propres thèses, la violence et la dictature, il devient un adversaire qu'il lui faut transformer en ennemi à ridiculiser. Cet économiste fondateur d'une science nouvelle en 1845 n'a donc plus rien d'un économiste en 1847 !

Marx attaque la personne : Proudhon « fait le procès à la société du point de vue et avec les yeux d'un petit paysan (plus tard du petit-bourgeois) » – nous y voilà. Il n'est pas communiste, donc Marx fustige son socialisme. La philosophie du penseur français se trouve transformée en socialisme petit-bourgeois. Proudhon ? « Une erreur composée. Il veut planer en homme de science au-dessus des bourgeois, et des prolétaires ; il n'est que le petit bourgeois, ballotté constamment entre le Capital et le Travail, entre l'économie politique et le communisme. » Fini, le scientifique rigoureux qui, quelques mois plus tôt, fondait une science moderne avec les mêmes idées économiques.

Proudhon ne répond pas de manière publique. Hélas, il eût été préférable de le faire sur le terrain des idées et point par point. Le philosophe français prend connaissance du pamphlet avec fébrilité, il le lit et l'annote entre fin août et courant septembre 1847. Mais il répond de façon

L'avertissement de *Misère de la philosophie*, sous-titrée *Réponse à la Philosophie de la misère de Proudhon* (1847) est assassin : « Monsieur Proudhon a le malheur d'être singulièrement méconnu en Europe. En France, il a le droit d'être mauvais économiste, parce qu'il passe pour être bon philosophe allemand. En Allemagne, il a le droit d'être mauvais philosophe, parce qu'il passe pour être économiste français des plus forts. Nous, en notre qualité d'Allemand et d'économiste à la fois, nous avons voulu protester contre cette double erreur. » Joli chiasme méprisant : Marx signale que Proudhon n'est rien puisqu'il est un inconnu en Europe ; qu'il est faussement considéré comme un philosophe, ce qu'il n'est pas, et faussement comme un économiste, ce qu'il ne serait pas.

Il est étrange que le même Marx ait pu affirmer de Proudhon, en février 1845, c'est-à-dire quelques mois plus tôt, dans *La Sainte Famille*, qu'il était « le prolétariat parvenu à la conscience de lui-même » ; qu'il avait fait une magistrale analyse de la propriété ; que cette analyse était le « premier examen catégorique aussi impitoyable que scientifique » ; que « ce grand progrès scientifique révolutionn[ait] l'économie nationale [et] pos[ait] pour la première fois la possibilité d'une véritable science de l'économie nationale » ; que son ouvrage *Qu'est-ce que la propriété ?* était « aussi important pour l'économie politique moderne que l'ouvrage de Sieyès, *Qu'est-ce que le Tiers-État ?* pour la politique moderne » ; que « Proudhon n'écri[vait] pas seulement dans l'intérêt des prolétaires, il [était] lui-même prolétaire ouvrier ». « Son ouvrage, disait-il, est un manifeste scientifique du prolétariat français et présente une importance historique tout autre que l'élucubration littéraire d'un critique quelconque. »

Que s'est-il passé pour effectuer ce revirement à 360 degrés ?

Rien d'autre que cet affront que lui inflige Proudhon en lui refusant d'être pour la France le correspondant marxiste de Marx en Europe ! La parution du *Système des contradictions économiques* en octobre 1846 jette

privée et, malheureusement, d'une façon qui lui vaut dans l'histoire la réputation d'avoir été antisémite – et c'est le cas.

Ses *Carnets* conservent la trace de ce qui devait rester privé. On y lit ceci à la date du 26 décembre 1847 :

Juifs. Faire un article contre cette race qui envenime tout, en se fourrant partout, sans jamais se fondre avec aucun peuple. Demander son expulsion de France, à l'exception des individus mariés avec des Françaises ; abolir les synagogues, ne les admettre à aucun emploi, poursuivre enfin l'abolition de ce culte. Ce n'est pas pour rien que les chrétiens les ont appelés déicides. Le Juif est l'ennemi du genre humain. Il faut renvoyer cette race en Asie, ou l'exterminer. H. Heine, A. Weil, et autres, ne sont que des espions secrets ; Rothschild, Crémieux, Marx, Fould, êtres méchants, bilieux, envieux, âcres, etc. qui nous haïssent. Par le fer ou par le feu, ou par l'expulsion, il faut que le Juif disparaisse... Tolérer les vieillards qui n'engendrent plus. Travail à faire. Ce que les peuples du Moyen Âge haïssaient d'instinct, je le hais avec réflexion et irrévocablement. La haine du Juif comme de l'Anglais doit être le premier article de notre foi politique. Au reste l'abolition du judaïsme viendra avec l'abolition des autres cultes. Commencer par ne plus allouer de traitement au clergé et laisser ce soin au casuel puis, un peu plus tard, abolir ce culte (*Carnets*, VI.178).

Il précise qu'il va écrire un texte antisémite – il ne le fera pas...

Autre texte : « Contre cette race entière, détestée à bon droit, des Juifs, qui sont éparpillés sur la surface du globe, dont le roi actuel est Rothschild, peuple sangsue, peuple parasite, sans territoire, sans agriculture, sans loi et sans culte, sans gouvernement, n'adorant jamais que Jéhovah, c'est-à-dire l'égoïsme ou Mammon, c'est-à-dire l'argent » (*Carnets*, V.82-83).

La note antisémite du 26 décembre 1847 est à mettre en relation avec la parution de l'anti-Proudhon de Marx. C'est débordé par cette co-

lère qu'il écrit cette formule qui lui fut fatale : « Marx est le ténia du socialisme » (VI). Avec cette déplorable formule, il lui reproche de lui avoir volé ses idées, donc *parasité* son travail... C'est l'indéfectible crachat d'un homme humilié.

L'apprenti philosophe autodidacte qui ne comprend rien à la dialectique hégélienne, le petit-bourgeois renvoyé à sa condition de paysan incapable de voir autrement qu'avec les yeux d'un campagnard obtus, l'économiste qui n'en est pas un, le philosophe qui n'en est pas un non plus, c'est trop pour un pareil écorché.

Même quand il meurt, Marx poursuit Proudhon de sa haine et de son mépris de grand bourgeois. Le 24 janvier 1865, soit cinq jours après son décès dont il a pris connaissance, il entretient son correspondant J. B. von Schweitzer du « gauche et désagréable pédantisme de l'autodidacte qui fait l'érudit, de l'ex-ouvrier qui a perdu sa fierté de se savoir penseur indépendant et original, et qui maintenant, en parvenu de la science, croit devoir se pavaner et se vanter de ce qu'il n'est pas et de ce qu'il n'a pas ».

En son temps, Marx, misérable, crachait déjà sur les cadavres de ceux qui ne pensaient pas comme lui. Les marxistes de tous les pays et de tous les temps, le nôtre compris bien sûr, ont retenu la leçon.

Marx ne se contente pas d'écrire ce pamphlet contre Proudhon. Il estime que le proudhonisme prend de l'ampleur et le gêne dans sa conquête du leadership du mouvement ouvrier européen. Proudhon est sa bête noire. Il demande à Engels d'œuvrer pour contrecarrer son influence. La rédaction de *Misère de la philosophie* entraine donc bien dans un processus de politique politicienne dans lequel la prise du pouvoir compte bien plus que le débat d'idées. Pourquoi Marx traite-t-il Proudhon d'inculte, de paysan, de parvenu, de petit-bourgeois plutôt que de critiquer ses thèses, notamment le refus de la violence, le refus de la dictature du prolé-

riat, le refus de la brutalité, le refus de la terreur, le refus des moyens contraignants, le refus du communisme (allemand) et sa préférence pour le socialisme (français) ? Marx qui réactive le tropisme jacobin pourrait élever le débat en critiquant le tropisme girondin de son adversaire. Non, il préfère l'attaque *ad hominem*, l'insulte et le mépris de classe.

Proudhon vient de faire paraître son *Idee générale de la Révolution*. Marx demande à Engels ce que sont les thèses de ce nouveau gros livre, d'autant qu'il travaille lui-même à la rédaction de ce qui va devenir sa *Critique de l'économie politique*. Si le philosophe français était si insignifiant qu'il le prétend, il tiendrait ses productions pour nulles et non avenues et les traiterait par le mépris. S'il estime qu'avec son anti-Proudhon, « le proudhonisme est anéanti dans sa racine » (*Correspondance Marx-Engels*, Éditions sociales, 2019, VI.75), pourquoi continuer à surveiller ce qu'il publie, ses idées, sa pensée ? Sinon parce que le philosophe français est le penseur majeur contre lequel il élabore sa propre réflexion. Marx aurait même rédigé un nouveau texte contre cette dernière production du philosophe français, texte dont on n'a retrouvé aucune trace.

En France, le *Manuel du spéculateur* de Proudhon marche bien et connaît sa septième édition. Il est traduit en allemand. Marx s'inquiète. Il attaque l'idée proudhonienne selon laquelle la révolution pourrait se faire de façon très pragmatique et pacifique par l'instauration de banques du peuple. Marx pointe un risque d'étatisme et de socialisme d'État ! On rêve...

À ses comparses communistes Marx explique que le proudhonisme existe de façon puissante. Dans le contexte des rencontres de l'Internationale ouvrière, le 9 octobre 1866, il écrit à Kugelmann : « Proudhon a fait un mal énorme... » Marx a moins le souci de combattre le capitalisme, de travailler à l'émancipation de la classe ouvrière, de créer le socialisme

utopique de son « homme total » que de salir la mémoire d'un mort dont il disait jadis qu'il était un *philosophe prolétaire*, sa qualité première !

De son côté, Proudhon par ailleurs si volcanique, si mégalomane, rédige des notes sur Marx. Il est loin le temps de la colère qui lui faisait comparer Marx à un ténia qui parasitait son œuvre et lui volait ses idées. Il engage un dialogue sans interlocuteur, sur le papier, sur le seul terrain des idées : le bon et le mauvais usage du machinisme, la division du travail, la question de la constitution de la valeur, le développement de l'individu, la possibilité pour l'ouvrier d'accompagner la totalité des opérations nécessaires à la fabrication. Apaisé, laborieux, penché sur ses carnets, Proudhon ne pratique pas l'attaque *ad hominem*, mais la confrontation des théories. Il fonde tranquillement, doucement, le socialisme libertaire contre le socialisme autoritaire de Marx.

Proudhon est un pragmatique, un écorché, un être d'une sensibilité radicale qu'il cache sous une rudesse, une raideur, une rugosité qui le protègent, il traverse la vie en grand brûlé. Il a connu l'injustice, la misère, la pauvreté dans son corps, dans sa chair, il a vécu la précarité, le dénuement, il pense un *réel réel*. De son côté, Marx est un intellectuel, un homme de mots, de verbe, d'idées, de concepts, de livres, il pense un *réel idéal*. Le rat des champs n'est pas sans penser sous le signe d'un panthéisme élargi ; le rat des villes, sous celui du silence feutré des bibliothèques. Le premier chérit la justice ; le second aime l'idée plus que tout. Ces deux hommes étaient faits pour ne pas s'entendre.

Conclusion

Qui est anarchiste ?

Comment peut-on être proudhonien ?

Dans la totalité des écrits de Proudhon, je retiens donc l'anarchie positive, comme un chemin taillé à la machette pour se déplacer dans ce genre de forêt primitive qu'est l'œuvre complète. Je rappelle ce qui la définit : la démopédie, l'irénisme, le fédéralisme, le mutualisme, le réalisme, le mutualisme, la décentralisation, le droit d'auteur, l'athéisme.

Précisons.

La démopédie ?

C'est l'éducation populaire qui permet d'éviter que le peuple devienne populace par le décervelage d'État pratiqué de l'école aux loisirs, du berceau à la tombe, de la librairie à la bibliothèque. Elle est la condition de possibilité d'une démocratie véritable qui fabrique des citoyens éclairés dans une époque où la philosophie des Lumières s'est éteinte.

L'irénisme ?

C'est le refus de faire de son inverse, le bellicisme, le principe de toute action. Le bellicisme, c'est la culture de la lutte des classes, l'éloge des contradictions, la radicalisation des antagonismes, la religion de la

conflictualisation, la célébration de la haine de son prochain qui ne pense pas comme soi, qui ne vit pas comme soi. C'est le refus de ce qui nourrit la guerre civile pensée comme accoucheuse de la révolution dans l'Histoire.

Le fédéralisme ?

C'est l'abolition du modèle féodal d'une capitale, Paris, qui décide de tout, pour tout, en tout, pour ceux qui habitent et vivent en province, en faisant durer et perdurer des façons d'être et de faire en relation avec les paysages, les hommes et les femmes qui l'ont façonné, ceux qui y naissent, y vivent, y travaillent, y vieillissent, y meurent et s'y font enter-

rer.

Le réalisme ?

C'est, dans l'art comme ailleurs, opposer ce qui est à ce qu'on fictionne ; c'est manifester la précellence du réel sur la tyrannie des idées, à la religion des concepts, à la bigoterie *idéomane*, pour utiliser un mot de Proudhon ; c'est en finir avec les châteaux en Espagne inhabitables, les utopies toxiques et mortifères ; c'est reléguer le Rousseau qui posait comme base à sa pensée l'art d'écarter les faits au profit d'un positivisme sociologique.

Le mutualisme ?

C'est la fraternité incarnée, la lutte contre l'individualisme et l'égoïsme, l'abolition du règne des Narcisses. Loin d'une Fraternité conceptuelle écrite en majuscules sur le fronton des mairies, c'est l'association de petites forces afin de constituer de fortes puissances. C'est ce que j'avais jadis nommé dans *Le Post-Anarchisme expliqué à ma grand-mère* (2012) le principe de Gulliver qui, via la mutualisation des liens, permet aux petits Lilliputiens, si je puis me permettre ce pléonasme, d'en finir avec le pouvoir du grand Gulliver.

La décentralisation ?

C'est le changement du logiciel politique qui triomphe depuis Philippe le Bel à la charnière du XIII^e et du XIV^e siècle et qui s'est trouvé magnifié par la domination des Jacobins sur la Révolution française, puis augmenté encore avec le Premier Empire qui transforme le robespierriste Bonaparte en empereur autocrate qui va causer la mort d'un million de soldats français. C'est la résurrection et la réactivation du génie girondin décapité en 1792.

Le droit d'auteur ?

C'est, sur un terrain concret qui déborde celui du pur et simple droit d'auteur d'œuvres littéraires, de pouvoir vivre de son travail sans être spolié par le capital, la possibilité de répartir à nouveaux frais les richesses avec une théorie libertaire, donc juste, de l'impôt et de l'héritage à même d'en finir avec l'humiliation infligée aux pauvres.

L'athéisme enfin ?

C'est, non pas seulement l'anticléricalisme en présence des soutanes et des cornettes, devant le christianisme devenu fade comme une eau tiède depuis qu'il s'est trouvé privé de tout pouvoir terrestre, mais le refus de toute immixtion de Dieu dans la sphère politique. Ni Dieu ni maître, ce n'est ni Torah, ni Bible, ni Coran. Mais l'ici-bas, tout l'ici-bas, rien que l'ici-bas.

Cette *anarchie positive* n'est donc pas une vieille lune, mais une aurore qui n'a pas encore lui.

1. Tristram Hunt, *Engels. Le Gentleman révolutionnaire*, Flammarion, 2012, p. 162. « La tactique qu'Engels déploie dans leurs réunions politiques hebdom-

Ma conclusion personnelle : il faut absolument lire ce livre de Michel Onfray. Surtout par les temps qui courent parce que l'on peut y trouver une issue alors que nous sommes dans une sorte d'impasse.

L'*anarchie positive* de Proudhon peut être un chemin vers une nouvelle pensée d'une « vraie » gauche.

Je pense d'ailleurs que c'est ce que souhaite Michel Onfray quand on lit le passage suivant tiré de son livre, « Puissance et décadence », publié chez Bouquins en 2022, dans son chapitre 6 (« Repenser la gauche contre la gauche », au 2^{ème} paragraphe (« l'anarchie positive »)) :



Repenser la gauche avec le peuple, par le peuple, pour le peuple passe par une lecture des socialistes français du XIX^e siècle. Ni les sociaux-démocrates versaillais ni les néo-marxistes avec leurs régimes autoritaires ne constituent des solutions. Les premiers gouvernent la France depuis 1983, les seconds ont gouverné en URSS, en RDA, dans le bloc de l'Est, ils gouvernent encore en Chine et à Cuba. Ni l'une ni l'autre de ces gauchesses. Elles ont montré de quoi elles étaient capables, le sang est toujours leur allié.

L'auteur de *Qu'est-ce que la propriété ?* est un penseur pragmatique : Proudhon pense le réel de son temps et son époque fut mouvementée. Il naît en 1809 et meurt en 1865. C'est-à-dire qu'il voit le jour sous le Premier Empire, enfant il est contemporain des Cent-Jours, il connaît la Restauration et les

règnes de Louis XVIII et Charles X, puis la monarchie de Juillet avec Louis-Philippe, la révolution de 1848 et sa II^e République, le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III, il meurt sous le Second Empire. Il ne connaîtra donc pas la Commune qui, pourtant, s'inspire si souvent de lui.

Son œuvre complète évolue, mais elle s'affine, se précise, plus qu'elle ne se contredit. Il n'y a pas un Proudhon qu'on pourrait jouer contre un autre. Il y a en revanche un Proudhon graphomane, un Proudhon polémiste, un Proudhon journaliste, un Proudhon pamphlétaire, un théologien, un grammairien, un historien, un économiste, tous ont leur intérêt.

Le mien est celui qui développe «une anarchie positive», l'expression se trouve chez lui, autrement dit, non pas un négateur ou un nihiliste, un déconstructeur ou un démolisseur, mais un homme de proposition qui, au-delà de son siècle, fournit une théorie, autrement dit un modèle, un schéma inspirateur à même de conduire l'action ici et maintenant.

Proudhon refuse et récuse : la *hiérarchie*, qui est étymologiquement le pouvoir d'un sacré qui tombe du ciel ou procède de la puissance de groupes sociologiques encaimés; le *centralisme* jacobin, qui s'avère une transposition sur Terre du pouvoir de Dieu dans le ciel avec incarnation du pouvoir dans un homme ou une poignée d'entre eux; l'*autoritarisme*, qui suppose l'obéissance à une